

Devant le noir, l'éternelle inquiétude

Les Aveugles

Louise Vigeant

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2002). Compte rendu de [Devant le noir, l'éternelle inquiétude : *Les Aveugles*]. *Jeu*, (104), 151–153.

Devant le noir, l'éternelle inquiétude

Avec sa *fantasmagorie technologique*, présentée au Musée d'art contemporain, Denis Marleau fait la preuve, encore une fois, qu'il est un metteur en scène en constante recherche formelle pour faire advenir une œuvre dans toute sa complexité et sa profondeur. Indéniablement, Maeterlinck trouve chez lui le metteur en scène de l'anti-théâtre dont il a rêvé. La pièce *les Aveugles*, qui date de 1890 – nous sommes donc bien avant Beckett –, comportait déjà les caractéristiques du théâtre moderne : refus de l'action, refus du réalisme, refus du spectaculaire. Denis Marleau a proposé une « chose » aux confins de cette modernité, d'un minimalisme absolu. Et ce théâtre sans acteur qu'appelait Maeterlinck, le metteur en scène québécois l'a réalisé pour lui.

L'auteur belge, qui disait que « le poème se retire au fur et à mesure que l'homme avance », avait eu cette géniale intuition que l'Homme pouvait très bien être évoqué même, et surtout, sans la présence en chair et en os d'un interprète. Rappelant le rôle des masques grecs ou de la déclamation classique dans les pouvoirs du théâtre, il recherchait le même type de symbolisation pour ses propres créations. « Je ne sais, écrivait-il spéculativement, mais l'absence de l'homme me paraît indispensable. » Selon lui, pour sauvegarder l'essence du théâtre, il fallait remplacer l'être humain « par une ombre, un reflet, une projection de formes symboliques, par un être qui aurait les allures de la vie sans avoir la vie¹ ». Ce que fit Marleau !

En dehors des modes, utilisant cependant la technologie la plus sophistiquée, Denis Marleau a conçu un spectacle renversant où le spectateur est immédiatement frappé par un paradoxe extraordinaire : l'être humain, bien que son « humanité » même soit le seul propos de la pièce, en est absent. En effet, ce qui est donné à voir est pure illusion.

1. Maurice Maeterlinck cité par Roger Bodart dans *Maurice Maeterlinck*, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1962, p. 35.

Les Aveugles, fantasmagorie technologique

SPECTACLE CONÇU ET RÉALISÉ PAR DENIS MARLEAU. TEXTE DE MAURICE MAETERLINCK. RÉALISATION DES MASQUES : CLAUDE RODRIGUE ET PIERRE LANIEL ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ET ÉLAINE HAMEL ; COLLABORATION ARTISTIQUE : STÉPHANIE JASMIN ; RÉALISATION VIDÉO : PIERRE LANIEL ; DESIGN SONORE : NANCY TOBIN ; CONSULTANT À LA RÉALISATION ET AU MONTAGE : YVES LABELLE ; MONTAGE VIDÉO : MICHEL PÉTRIN. AVEC LES SIX FEMMES : CÉLINE BONNIER, LES SIX HOMMES : PAUL SAVOIE. COPRODUCTION DU THÉÂTRE UBU, DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL ET DU FESTIVAL D'AVIGNON, PRÉSENTÉE À LA SALLE BEVERLEY WEBSTER ROLPH DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, DU 28 FÉVRIER AU 24 MARS 2002.

Le metteur en scène a eu recours au procédé de la projection sur masque pour créer ces êtres énigmatiques que sont les aveugles de Maeterlinck, perdus sur une île qu'ils ne connaissent pas, abandonnés par leur guide qui tarde à revenir les chercher (la question de savoir s'il est mort constitue la seule intrigue de l'œuvre). Comme il l'avait fait pour *les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa* et aussi dans *Urfaust, tragédie subjective*, l'artiste a filmé les acteurs – Céline Bonnier et Paul Savoie incarnent magnifiquement les six femmes et les six hommes –, et il s'est servi ensuite des projections pour suggérer les personnages. L'effet est consternant. L'être humain est là et n'est pas là, à la fois ! Il y a déréalisation, mais paradoxalement cette déréalisation opère comme un parfait révélateur de la condition humaine. Le spectateur est saisi par le pouvoir de suggestion de cette épuration.

Nul autre décor que le noir. La « vie » à laquelle nous assistons est entièrement condensée dans des visages qui apparaissent, tels des spectres, suspendus dans un espace apparemment infini. Ce choix esthétique renforce le caractère symbolique de la pièce de Maeterlinck. Celui-ci indique, dans la première didascalie des *Aveugles*, que l'action se passe dans une « très ancienne forêt septentrionale, d'aspect éternel... », que les arbres y sont « funéraires » et qu'il fait « extraordinairement sombre ». Il n'en faut pas plus pour saisir la valeur emblématique du lieu, d'autant plus que cette forêt se trouve sur une île... Cependant, la forêt et l'île, Marleau n'aura cure de les représenter comme d'ailleurs on ne verra pas les aveugles « assis sur des pierres, des souches, des feuilles mortes », attendant « les coudes sur les genoux et le visage entre les mains ». Ces indications, si minimales soient-elles, mais aux connotations évidentes, Marleau en aura fait fi, réduisant les aveugles à leurs seules têtes immobilisées dans le noir. Leur isolement n'en sera que plus manifeste.

Devant cela, le public n'a plus qu'à écouter les paroles des aveugles ! Mais les quelques bribes de phrases qu'ils échangent sont si énigmatiques qu'elles renforcent l'impression de désarroi, plutôt qu'elles n'éclaircissent le spectateur : « Je ne sais si nous sommes sous le ciel. – La voix résonne comme si nous étions dans une grotte. – Je crois plutôt qu'elle résonne ainsi parce que c'est le soir. » Ainsi s'enchaînent les répliques, de sorte que l'aventure des aveugles égarés se transforme en une métaphore de l'existence où l'être humain ne *sait* finalement rien, ne *comprend* rien, ni ne trouve de réponses à ses nombreuses questions. L'économie des moyens, le rythme lent, l'indifférenciation des personnages, tout contribue à universaliser le propos. Nous sommes devant de l'archétype pur.

Le spectacle, court et dense, concrétise avec une rare intensité la profonde inquiétude de l'homme devant l'inconnu, la vacuité, la mort. Inspiré, Marleau a conçu un véritable tableau où les aveugles, dont les visages sont disposés çà et là dans cet espace habité de néant, ne font qu'attendre un bien improbable salut – et disent leur peur. Voir ces têtes parler dans la nuit constitue une expérience de théâtre des plus singulières. Maeterlinck, comme le fera magistralement Beckett plus tard, montre l'infinité solitude de l'homme, abandonné par on ne sait qui ou quoi, ici un prêtre (la référence religieuse n'est pas fortuite, comme ne le sera pas non plus le jeu de mots que se permettra Beckett avec son Godot), abandonné donc dans un monde sans repère. Le mystère est lourd et opaque.

Les Aveugles, spectacle de Denis Marleau, présenté au Musée d'art contemporain de Montréal à l'hiver 2002.

Sur la photo : Céline Bonnier et Paul Savoie. Photo : Richard-Max Tremblay.



Le spectateur lui-même vit au plus près cette expérience de la cécité et de l'étrangeté, placé comme il est dans et devant un noir quasi total, presque devant l'invisible. Seule la parole, bien qu'indécise, témoigne encore de la vie chez ces êtres diminués et souffrants ; le spectateur, lui, étouffe dans son propre silence. Ces personnages hiératiques, c'est lui, il ne peut en douter.

Figés dans le temps et dans l'espace, ces six hommes et ces six femmes, à la voix monocorde, forment un chœur représentant toute l'humanité aux prises avec l'incompréhensible. Le rythme lent envoûte. Ainsi Denis Marleau a-t-il réussi le théâtre statique de Maeterlinck, à mille lieues du réalisme, un théâtre qui témoigne d'abord et avant tout d'une angoisse métaphysique qui sera le lot de l'homme du XX^e siècle... ou à partir du XX^e siècle. ■